# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 15 MARS 1885. 58ème Année

**Dufour, Dennet & Cie.,**
Propriétaires Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter

**NOUVELLE-ORLEANS.**
DIMANCHE, 15 MARS 1885.

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

| | |
|---|---|
| Un an | $2 00 |

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $6 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |

Renferme deux feuilletons.


☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

**Vente continuée**—MM. Spear & Kecoffer, continueront lundi, 16 mars, à midi, à la Bourse d'encan, 88 Charles, la vente des propriétés situées dans le Deuxième et Troisième et le Sixième district, qu'il leur a été impossible de terminer Samedi. Les propriétés qui restent sont des lots situées. De faibles paiements au comptant et à longues échéances.

## Les progrès étonnants de l'industrie sucrière en Louisiane.

Nous ne connaissons rien d'intéressant, de consolant, comme le spectacle qu'offre l'industrie sucrière Louisianaise.

C'est au moment le plus terrible de la crise qui, devait, disait-on, l'enlever, qu'elle déploie plus d'énergie, d'activité, qu'elle manifeste plus de vitalité que jamais. On n'entend parler, à chaque instant, que d'améliorations, de réformes, d'inventions, de progrès. Il y a, à ce point de vue, des meetings mensuels de l'association de nos planteurs qui sont, véritablement, étourdissants. Chacun se met à l'œuvre, cherche, trouve souvent, retourne de cent façons différentes une idée ingénieuse, tâtonne, essaie, finit par corriger un défaut, par découvrir un procédé qui augmente le rendement de la canne, qui diminue les frais de fabrication, qui semble assurer le succès prochain de la cause soi-disant perdue. Comme au milieu d'une tempête, tout le monde est sur le pont. Parmi ceux qui accourent à la rescousse, on distingue des cultivateurs, des savants, des chimistes, des ingénieurs, des industriels, des hommes du métier, des amateurs, de hauts fonctionnaires, de simples particuliers. Il y en a de la Louisiane ; il y en a du Texas ; il y en a du Nord, de l'Ouest, de la France.

Jetez les yeux sur le compte-rendu de la dernière réunion de nos planteurs—réunion qui avait lieu, il y a deux jours; elle est extrêmement intéressante. Vous y trouvez, d'abord, une lettre adressée, de Washington, par le Prof. Wiley, de l'Institut Smithsonian. Le savant s'excuse de ne pouvoir être présent à la séance comme il l'avait promis. Il est retenu dans la capitale pour achever la bataille de diffusion que le Département de l'Agriculture prépare en vue de la Louisiane. Il compte sur des résultats qui opéreront la plus heureuse des révolutions dans l'industrie sucrière de notre Etat. On voit que l'administration de Washington se préoccupe de sauver cette industrie menacée.

En attendant les expériences faites au nom du gouvernement, un jeune lieutenant d'artillerie de l'armée française, allié à une famille louisianaise, fait d'excellentes essais de diffusion par un procédé de son invention. Il y en avait un, vendredi dernier. On en peut trouver le compte-rendu dans notre numéro d'hier. L'hon. M. Duncan Kenner, qui l'avait annoncée dans le dernier meeting de l'association, y assistait, *ainsi* que presque toutes les notabilités de l'industrie sucrière de l'Etat.

L'avenir semble appartenir à la diffusion, quel que soit le procédé ou l'appareil qui remporte définitivement la victoire.

Nous avons interrogé sur ce sujet bien des hommes compétents : des planteurs, des ingénieurs, des industriels, des spéculateurs. Ils sont unanimes sur cette question de la diffusion : le seul procédé qui soit à même de épuiser la canne de toute la matière saccharine qu'elle renferme.

Mais les souvenirs ne se font pas en un jour, quand, surtout, une population a vécu, près d'un siècle, d'un procédé qui lui a, jusqu'ici, donné des résultats satisfaisants ; quand elle a engagé des centaines de millions de capitaux dans l'acquisition de machines admirablement construites, et qu'elle manient avec l'habileté que donne une longue expérience.

Il appartenait à l'ex-gouverneur Warmoth, homme éminemment intelligent—les différends politiques n'ont rien à voir dans une pareille affaire—de travailler activement à l'amélioration des procédés d'extraction de sucre de la canne. Il a, l'an dernier, enrichi notre industrie, dont il est l'un des principaux représentants, du *Nevedder*, nouvel appareil fort ingénieux qui coupe la canne au longueur, et permet de la livrer, à moitié désagrégée, aux cylindres qui vont la broyer et en exprimer le jus. Dès la première application, le procédé a obtenu une augmentation de quatre à vingt pour cent dans le rendement. On le voit, même en conservant l'ancien procédé de la moulaison, des progrès énormes sont mis en lieu et l'on se rapproche, de plus en plus, des conditions d'égalité, dans la lutte que l'on est obligé de soutenir contre la betterave.

Dans ce que nous venons de dire, il y a assez de réformes, d'améliorations, d'inventions pour remplir glorieusement plusieurs années en toute autre branche de l'activité humaine. Il ne s'agit, pourtant, ici, que de ce qui s'est passé dans une seule séance, des rapports présentés sur les expériences faites où à faire—tant cette industrie est vaste, compliquée ; tant elle exige toutes les ressources de la chimie, de la physique, de la mécanique ; tant elle force l'homme à multiplier ses épreuves, à s'épuiser en recherches continuelles, à courir de trouvaille en trouvaille, pour arriver, trop souvent, en fin de compte, à être mal récompensé de ses peines.

Voici un excellent Texien qui présente une machine pour couper les cannes dans les champs, pour les effeuiller, les écêter, et les mettre en bottes. Deux fortes barres de fer s'avancent de chaque côté du sillon, supportant une scie qui travaille en travers, et coupe les cannes à ras de terre; les cannes coupées sont retenues dans la position verticale, tige contre tige, écêtées, mises en bottes; puis elles sont renversées sur le terrain, où l'on peut aisément la ramasser.

Une fois coupées, les cannes sont retenues dans la position verticale, tige contre tige, écêtées, serrées en bottes, puis renversées sur le terrain, où les prend ensuite la charrette. Quatre mulets font marcher la machine et économisent, à la fois, le temps et le travail de l'homme.

C'est ainsi qu'il arrive, du fond du Texas, un secours inattendu à nos planteurs, qui peuvent, de ce côté, voir bientôt diminuer leurs frais, si coûteux, de récolte.

Un dernier trait pour achever ce tableau : Dans cette même réunion des planteurs, un citoyen du Connecticut exposait les moyens de préserver les mélasses, exposées aux températures élevées, de la fermentation, qui leur est si funeste.

Nous étions fiers, il y a un an, quand nous annoncions que les usines centrales se multiplaient dans nos campagnes, parce que la division du travail allait donner aux agriculteurs les moyens de perfectionner leur culture, d'augmenter leur rendement annuel; aux fabricants les moyens de consacrer leur temps et leur argent à l'amélioration de leurs usines, à l'achat de machines nouvelles, de marcher ainsi de pair avec les progrès de la science. Quels pas de géants faits, depuis cette époque! Que de réformes! Que de découvertes! On nous parlait de découragement des planteurs! Nous aurons une aussi abondante récolte de cannes, cette année, que les années précédentes ; nous connaissons même bien des habitations qui ont augmenté leur plant. Non ! l'industrie sucrière ne décline pas ; elle est, au contraire, en plein progrès, en pleine vitalité—Dieu en soit loué.

Une dépêche datée de Washington, 13 mars, nous annonce que le message par lequel M. Cleveland a demandé au Sénat des Etats-Unis de lui renvoyer les projets de traité avec l'Espagne, le Nicaragua et St-Domingue, est fort court et ne donne pour raison que le désir d'un nouvel examen.

Le Sénat s'empressera d'acquiescer à la demande du Président.

**Vins et liqueurs de choix**—La fouie, à l'égal des enfants, a ses engouements ; mais les siens sont raisonnés. Citons par exemple celui qu'elle a de fréquenter deux établissements uniques en leur genre, et exploités par les mêmes individus, les salons de liqueurs de MM. Carruthers & Cie., 27 rue Carondelet, et 152 rue du Canal. Foule d'élite que celle qui fréquente ces salons et dont le patronage leur vaut une vogue légitime et sans cesse croissante.

## Russes et Anglais—Hérat et la porte des Indes.

L'attitude de la Russie provoque, en Angleterre, un émoi indescriptible. "Je voudrais savoir, disait tout récemment un des plus puissants orateurs du Parlement, si la Russie est en train de jouer de nouveau son jeu favori, à savoir de peser sur les gens dans les moments où ceux-ci sont dans l'embarras, avec l'espoir de remporter ainsi des avantages qu'elle n'aurait pas autrement obtenus."

C'est que l'Angleterre se trouve dans une de ces situations qui décèle, comme l'a déclaré M. Gladstone, "une crise sérieuse", et chaque fois qu'une pareille crise s'est produite en Angleterre, la Russie en a profité pour "prendre possession de ce qui lui est absolument nécessaire pour la sécurité de son empire asiatique."

Les étapes successives de la Russie, depuis vingt années, légitiment toutes les appréhensions de l'Angleterre. Partie de la mer Caspienne, elle atteignait la mer d'Aral et dix ans après l'Oxus, englobant les immenses territoires de Khiva et de Bokhara, qui la rapprochaient de l'Afghanistan au point de ne plus en être séparée que par le pays de Merv.

Merv était de tout temps considéré en Angleterre comme la porte de Hérat, Hérat comme la porte de l'Afghanistan, et l'Afghanistan comme la porte des Indes. L'entrée des Russes à Merv était donc, après l'annexion de Khiva, comme un défi jeté à l'Angleterre.

La Russie prit, l'année dernière, possession de Merv, et l'Angleterre ne relevra pas le gant. Elle se borna à défendre aux Russes de s'emparer de Sarrakhs, situé entre Merv et Hérat. Le drapeau russe était quelque temps après planté à Sarrakhs, et l'épée de l'Angleterre, à moitié sortie, rentrait dans le fourreau.

Aujourd'hui, c'est Hérat qui est menacé. Les Russes, ayant reconnu que la passe de Kyber était impraticable à un chemin de fer, avaient renoncé à prendre Cabeul pour objectif. C'est par le sud de l'Afghanistan, par la route de Hérat à Candahar et Quettah, par la passe de Bolan, où aboutit le chemin de fer de Sibi, terminus des voies ferrées partant de Bombay, en suivant l'Indus, que la Russie se rapproche des Indes, longeant la frontière persane, à proximité de la ville qui, seule, sépare Merv, Sarrakhs et Hérat.

La Russie cherche, par le Turkestan qu'elle a à peu près conquis, et par l'Afghanistan qu'elle vise, ces routes vers les Indes et la Chine que l'Angleterre et la France ont trouvées depuis longtemps par les voies maritimes. Les plateaux montagneux de Caboul à Candahar la séparent seulement des possessions anglaises, et du plateau du Pamir aux rivages de la Mandchourie elle confine à l'empire chinois que la France attaque par le Sud, pendant que l'Angleterre rêve par son commerce sur le littoral.

L'arrivée des Russes sur les frontières de l'Inde n'est plus qu'une question de temps. Ils seront à Hérat avant que les Anglais soient entrés à Khartoum. Leur arrivée sur la frontière de l'Inde provoquera, peut-être, un soulèvement dans ce vaste empire où 240 millions d'individus sont tenus sous le joug par une armée de 65,000 hommes de troupes anglaises. C'est ce qui faisait dire, récemment, à M. Cross, sous-secrétaire d'Etat, en réponse à une interpellation sur l'attitude de la Russie, "qu'une tentative de cette puissance d'occuper Hérat aurait les plus graves conséquences."

Le général Komarof, qui campe à Sarrakhs, n'a que 8,000 hommes sous ses ordres. Cette petite armée paraît d'autant moins menaçante qu'elle se sépare de la frontière de l'Inde par tout l'Afghanistan, et que pour garder la passe de Bolan par où pourraient déboucher les Russes, l'Angleterre entretient à Quettah et à Sibi une armée forte de 25,000 hommes dont 5,000 de troupes anglaises.

La question de l'Asie centrale est convertie de la question du Soudan. Des complications de ce côté en feront naître de plus intéressantes, peut-être, sur les bords du plateau de l'Afghanistan, et la solution obtenue sur le Nil reculera ou avancera le dénouement qui se prépare sur l'Indus.

M. Sacc, qui parcourt la Bolivie, a eu l'idée d'analyser la semence du cotonnier en arbre cultivé dans ces contrées ; or, jamais graine n'a été plus riche en substances alimentaires. C'est tout à la fois du pain, de la viande, du beurre et du sucre, bref de quoi faire un déjeuner complet. Voici la composition extraordinaire de cette graine : Cassine, 6; dextrine, 0,20; sucre, 2; fibrine, 42,70; figneux du périsperme, 32,40; amidon, 0,60; huile jaune, 20,60; cire jaune, 6,80; cendres, 8; eau, 9. On remarque ces deux chiffres : cassine 6 et fibrine 22. Quand on moud cette graine, on obtient : farine jaune, 55 kilog; son noir, 11 kilog. 50, perte, 3. Total, 100.

M. Sacc en conclut que cette farine peut prendre une place importante dans l'alimentation humaine et dans la préparation des pâtisseries, où elle peut remplacer le lait. Pour le moment, elle pourrait rendre des services à l'industrie sucrière en permettant d'enlever l'excès de chaux nécessaire à la défécation, autrement que par le procédé fort coûteux de l'acide carbonique. Il n'y aurait, dit-il, qu'à lui substituer une dissolution de graines de cotonnier, dont la caséine forme avec la chaux un composé absolument insoluble. Cette dissolution colorée en jaune clair constitue, d'ailleurs, un orgeat fort agréable, qui sera apprécié dans les pays chauds où, comme en Espagne, on fait une immense consommation d'orgeat d'amandes.

M. Sacc ajoute que les graines de cotonnier sont importées par pleins chargements de navires en Europe, des Etats-Unis et des Indes, pour la fabrication de l'huile de coton. Le résidu sert à l'alimentation du bétail. Il y aurait donc mieux à faire avec ces graines, et M. Sacc ne doute pas qu'il y ait lieu de s'en servir pour l'alimentation de l'homme. Essayons.

Un marinier fit construire des bains. Quand ils furent achevés, il songea à une enseigne, et voici celle qu'il rédigea :

"Bains à 4 sous pour dames à fond de bois."

Il la montra à ses garçons qui lui rirent au nez. Il les mit à la porte, puis, après avoir réfléchi, il modifia ainsi sa rédaction :

"Bains à fond de bois pour dames à 4 sous."

Cette fois, son épouse cria au scandale. Il prit alors le parti d'écrire :

"Bains pour dames à 4 sous et à fond de bois."

L'enseigne étant placée, le public s'en amusa beaucoup ; le marinier furieux finit par la retirer. Ce n'est qu'après plusieurs mois de réflexion qu'il se hasarda d'écrire une dernière fois :

"Bains à fond de bois à 4 sous et pour dames."

—On dirait qu'il fait frisquet, ce matin, Jean-Baptiste ; voyez donc ce que marque le thermomètre ?

Jean-Baptiste (après un examen minutieux) : Rien, Monsieur.

—Comment rien, il est donc cassé ?

—Non, monsieur, j'ai déjà vu cela plusieurs fois qu'il ne marquait rien.

Le patron va voir et trouve que le termomètre marquait zéro !

Le président,—Accusé, vous nous ne prénoms ?

L'accusé,—On voit bien que vous êtes un nouveau, vous ! Depuis le temps que je viens ici, tous les autres me connaissent.

Georges Duval, dans l'*Etendard* du 27 février : La mort de Louis Godard donne de l'actualité à la lettre suivante :

Paris, 1864.

Cher monsieur Godard,

J'ai rêvé que j'avais des ailes. Une fois réveillé, mon premier mouvement a été de vous écrire. Voulez-vous m'emporter avec vous lors de votre prochaine ascension. J'ai un tas de petites histoires que les dames ne veulent pas entendre et que je voudrais conter aux oiseaux.

Bien à vous.

THÉOPHILE GAUTIER.

Godard consentit.

Le voyage fut fixé.

Au jour dit, Gautier ne se présenta pas et Godard partit sans lui.

De retour, il retrouva ce second billet :

Cher monsieur Godard.

J'ai réfléchi. M. Scribe m'accuserait de vouloir m'élever au-dessus de lui.

Excuses-moi.

THÉOPHILE GAUTIER.

Scrib, par une indiscrétion dont nous ne saurions découvrir la source, eut connaissance de la plaisanterie de Gautier. Il la prit mal et sompira avec un ton aigrelet :

—M. Gautier a toujours été plus haut que moi. Il a débuté au cinquième et n'est pas homme à descendre.

Je me suis trouvé, aujourd'hui, avec un aimable vieillard qui avait connu Lhéritier alors que, boursier amateur, il jouait, entre temps, chez Carlotti, Duveyrier et Doyen, trois théâtres de société oubliés aujourd'hui. Il assista à ses débuts au théâtre Molière, qui vécut six semaines. Ce fut lui qui le présenta à Dormeuil, avec lequel L'Héritier signa un engagement, le 1er octobre 1831, pour le Palais-Royal. A cette époque, Lhéritier s'écrivait : L'Héritier.

Durant bien des lustres, Lhéritier a fait les belles soirées de la loge légendaire du Palais-Royal qu'on appelle le *Bain à quatre sous*.

On sait que Dormeuil souffrait de maux d'estomac qui le rendirent, à la fin, l'être le plus désagréable du monde.

Un jour que Lhéritier se plaignait auprès de lui de sa mauvaise humeur :

—Ça vient de la digestion, répondit Dormeuil en lui tournant le dos.

Depuis ce temps, Lhéritier ne l'abordait plus sans lui dire :

—Ça vient du bain en ville ?

—Non.

—Alors, nous pourrons causer.

On répétait à la Porte-Saint Martin les *Deux Serruriers* une œuvre inquiète, paradoxale, mais de style, en somme, il faut bien le reconnaître. Depuis le commencement des répétitions, Pyat était d'une nervosité extraordinaire. On la mettait sur le compte d'une émotion parfaitement excusable. La veille de la représentation arrive. Pyat paraissait plus calme. L'un de ses interprètes, Rancourt, qui jouait le rôle de Bure, en conclut que l'on était en présence de l'interprétation, et dans l'espoir d'un compliment :

—Eh bien ! lui dit-il, je vous vois plus rassuré. C'est que probablement ça marche à votre gré.

Alors Pyat, très sérieux :

—Hier, dit-il, j'ai vu le lampiste du théâtre pleurer en écoutant la pièce. *Le peuple est convaincu, je ne suis!*

*Le Journal du Havre* sur le nouveau cable Mackay-Bennett :

Ainsi que nous l'avons annoncé, le nouveau câble transatlantique a été inauguré.

La première dépêche lancée par cette ligne, en même temps qu'une semblable par le câble anglais, recevait sa réponse *quarante minutes avant l'autre*, et encore, ce jour-là, le câble n'était pas relié à Bléville, et la dépêche venait par Londres. Le lendemain, les dépêches françaises sont arrivées sur place *une heure vingt minutes* avant celles expédiées par voie anglaise, le câble étant alors relié à Bléville.

En résumé, avec le nouveau service, une dépêche met *huit minutes* pour faire le parcours du Havre à New-York, et *vice-versâ*. On voit l'immense avantage qui en résulte pour le haut commerce de notre place, lequel, pendant les heures de bourse, peut ainsi passer une quinzaine de dépêches.

Le seul inconvénient est celui-ci : c'est que les dépêches, arrivant de New-York au Havre, sont portées à domicile par les employés du télégraphe national ; ce qui fait perdre une partie de l'avance obtenue, alors, que à New-York la Compagnie Mackay-Bennett remet elle-même, à domicile, les télégrammes de France. Peut-être y aura-t-il moyen d'obvier à cet inconvénient ?

Quoi qu'il en soit, c'est déjà une très grande amélioration, dont l'effet se fera, sans doute, ressentir sur les transactions, fort étendues entre la France et les Etats-Unis.

Un article officieux de la *Gazette de Cologne* sur les relations entre l'Allemagne et l'Angleterre, véritable acte d'accusation contre M. Gladstone, est commenté par toute la presse anglaise. Le journal allemand fait le procès des actes du premier ministre, et constate qu'aucune de ses entreprises n'a réussi :

Il ressortira, ajoute le journal anglais, ce qu'il a semé : la ruine et la perdition. En 1881, M. Gladstone a retiré les troupes anglaises de Candahar et dégarnissait ainsi l'Afghanistan, en 1882 il les a envoyées en Egypte sous le prétexte fantaisiste, et en prétendant solennellement de ne les y laisser qu'un peu de temps, en 1885 il les a envoyées sous le prétexte *plus fantaisiste de l'Afrique au Soudan* dont l'Egypte sa pauvre pupille, s'est dépouillée.

Cette avidité insatiable de s'emparer de pays carnaques sans se départir toutefois du rôle de philanthrope, est quelque chose d'inouï. Aujourd'hui les Cosaques s'avancent menaçants *vers Hérat*, le chef des Indes, tandis que les troupes de Wolseley fuient, comme un gibier effarouché, devant les hordes du Mahdi.

Jamais peut-être—lisons-nous dans l'*Etendard* de Paris, du 27 février—non seulement la prépondérance anglaise, mais la sécurité européenne elle même de la Grande-Bretagne n'a été aussi sérieusement compromise. La *Gazette de Cologne* ne manque pas de présager que cette situation critique est la conséquence des menées de M. Gladstone, tendant à raviver en France et en Russie la haine de l'Allemagne.

En 1809, après la guerre d'Allemagne, le général Lefort reçut l'ordre de se rendre en Espagne. Il dut passer par Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loire) séjour de son enfance, et, à peine descendu à l'hôtel du Dauphin, il envoya prier le curé de l'endroit de venir le trouver. Ce bon curé étant arrivé, on l'introduisit dans une salle à manger splendidement éclairée. Il ne fut pas peu surpris de se voir en face d'une table bien servie autour de laquelle se trouvaient de nombreux officiers aux uniformes étincelants d'or et de broderies, tout un état-major.

—Je me suis sans doute trompé, s'écria-t-il.

—Non, Monsieur le curé, répondit une voix mâle : c'est bien vous que nous attendons.

En même temps, le général Lefort se lève, va audevant du curé et le presse dans ses bras. La stupéfaction de ce prêtre étant encore plus grande, le général lui dit :

—Vous ne me reconnaissez donc pas ?

—Pas précisément.... et même pas du tout. Je ne me rappelle pas à quelle époque..... en quelles circonstances.... Pourtant vos traits ne me sont pas inconnus.

—Je crois bien ; je suis Lefort, le bambin qui vous a servi la messe pendant cinq à six ans, Lefort à qui vous avez d'abord fait dire *rosa*, la rose, et puis expliquer les *Commentaires de César*. Ce pauvre latin, je ne m'en souviens guère ; mais ce que je n'ai pas oublié, mon digne maître, ce sont vos bontés pour moi et les conseils que vous m'avez donnés.

Cela dit, le général fit asseoir à son côté le vieux curé et dit à ses compagnons d'armes :

—Messieurs, je vous présente l'homme respectable qui m'a appris à connaître, aimer et servir Dieu, comme à marcher d'un pas ferme dans le sentier de l'honneur. Si je suis quelque chose, c'est à lui que je le dois. Buvons, Messieurs, à la santé du meilleur des prêtres !

Ce toast fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements.

A la fin du repas, le général vida sa bourse entre les mains du curé en lui disant :

—Il faut que les pauvres se ressentent du bonheur que j'ai eu de vous revoir et de vous embrasser.

Un examinateur à un candidat :

—Quelle est la principale propriété de la chaleur ?

—C'est de dilater les corps.

—Et celle du froid ?

—De les contracter.

—Exemple ?

—Ainsi les jours sont plus longs en été et plus courts en hiver !

Un préfet visitant les pompes d'une ville. Diable ! Tous ces tuyaux sont à renouveler ; Mais il sonne fait des cuirs ;—La chose est très facile.

Lui répondit quelqu'un ; vous n'avez qu'à tanner.

## Les conférences de la Cathédrale.

Il y avait, dimanche dernier, à la grand'messe, une foule énorme, venue pour entendre le sermon du Rév. Père Feuillette. L'assistance n'a fait qu'augmenter pendant la semaine. Les messieurs y dominaient ; ils avaient encombré même le chœur, d'ordinaire à moitié vide dans ces circonstances. Le fait prouve que la popularité, la vogue du prédicateur grandit, tous les jours, et ce n'est que justice, car il y a en lui, tout à la fois, le penseur, l'érudit, l'écrivain, l'orateur, et l'idée est aussi profonde que la forme est brillante, et ardente la parole.

Il avait pris pour sujet de son discours, la Papauté, fondement et centre de l'Eglise ; la Papauté dont la cause domine toutes les grandes questions qui s'agitent au sein de l'humanité, que rien ne peut séduire, rien ne peut ébranler ; objet de terreur pour les uns, de vénération pour les autres —et cela depuis dix-huit cents ans, durant lesquels nous la voyons sans cesse au cœur de tous les mouvements, et l'âme de tous les événements.

Le Pape a trois grandes prérogatives : il est Pontife, Roi, Docteur. Le Pape est le prince des pontifes, le médiateur de l'Eglise universelle. L'origine de cette prérogative se trouve dans les nombreux faits qui se déroulent dans le Nouveau Testament, notamment dans ces paroles, que le Christ a adressées à Pierre : *Duc in altum* — conduis ta barque en pleine mer. Le Maître faisait alors de son disciple faveur, le pilote de son Eglise. Au milieu d'une chaleureuse période, le Prédicateur s'écrie : "Va, pilote infatigable ; fais passer ta barque sur tous les abîmes ; conduis-la près des écueils où les nations éperdues poussent des cris de détresse, où le péril est plus grand et le secours plus pressant. Va, ne crains pas : celui à qui les vents et la mer obéissent, veille sur toi, et ta barque menacée ne, sombrera jamais."

Cette origine se retrouve encore dans le célèbre *non possumus*, tant reproché aux pontifes modernes, et qui date de l'origine du christianisme, car il a été prononcé par le premier chef de l'Eglise, par Pierre.

Le Pape est Roi, mais sa royauté a un caractère dont sont privées toutes les autres ; elle est le type de toute souveraineté, l'image de la royauté du Christ. Elle s'étend également sur l'intelligence, sur le cœur, sur la volonté ; elle a tous les peuples pour sujets, la terre pour domaine, et les pontifes romains ont été, de tout temps, embrassés d'un amour de l'humanité qui en a fait les premiers bienfaiteurs du monde. Vivant dans le temps et dans l'espace, cette institution devait, comme toutes les autres, avoir ses lois, sa sanction. Il lui fallait pouvoir chasser de son sein ceux qui se mettaient contre elle en état de révolte.

L'Excommunication, tant redoutée, jadis, tant décriée, depuis, était pour l'Eglise une condition essentielle d'existence, et grâce à l'usage que les Papes ont fait de ce glaive redoutable contre les oppresseurs, les parjures et les tyrans, on peut le considérer comme ayant sauvé le monde.

Il en est de même de la souveraineté temporelle, qui avait pour but de garantir cette royauté. Quoi qu'elle fasse, la Révolution ne triomphera pas; la Royauté du Pape se fait sentir partout, et rien ne pourra l'ébranler.

Le Pape est aussi Docteur. Comme tel, il est infaillible.

Le Christ a dit à Pierre : "J'ai prié pour que ta foi ne défaille pas". Cette parole est bien d'autrefois ; elle a été cause de la source de l'infaillibilité qui n'a jamais été contestée, depuis les premiers jours de l'Eglise.

La définition qui a été faite, dans ces derniers temps, de cette prérogative, n'a rien que remarquable et lumineux.

On s'est fait quelquefois une fausse idée de l'infaillibilité ; elle n'a rien à voir dans les questions qui ne sont pas du ressort du dogme et de la morale ; et, en ce qui concerne ces deux grandes choses, la papauté n'a jamais bronché ; elle n'entend pas que l'on conteste l'autorité de ses décisions. Quand le Pape a parlé *ex cathedrâ* sur une affaire de dogme ou de morale, il n'est pas permis à l'homme d'en commenter, en serait-il autrement ? Est-ce qu'une religion peut exister si elle laisse contester ses jugements, et la contestation qu'elle permet, ne prouve-t-elle pas qu'elle ne reconnaît qu'une autorité humaine ?

A une époque troublée comme la nôtre, où rien n'est stable, où il est si difficile de réunir les conciles, la définition de l'infaillibilité du Pape n'était-elle pas plus nécessaire que jamais ?

Nous ne pouvons de ne pouvoir nous étendre sur la chaleureuse péroraison du discours, où le prédicateur a montré l'Eglise, gardienne fidèle du dépôt sacré de la Foi, livrée à de perpétuelles attaques, et a démontré la nécessité de se rallier autour du Pape, chef suprême de tous et centre inébranlable de l'unité catholique. Son ardente parole pénétrait dans l'âme de l'auditoire, et plus d'une fois, il s'en est produit un de ces tressaillements qui sont le triomphe de l'orateur, la preuve de son succès.

On vient de commencer à Birmingham, Angleterre, des travaux de canalisation des rues de cette ville, dont l'électricité sera le moteur à domicile. Il s'agit d'envoyer aux industriels et aux consommateurs de l'eau comprimée dans la même mesure par on compteur. Avec cet air comprimé, on fera marcher des machines ; l'air remplacera la vapeur, avec cet avantage que l'on évitera l'emploi des chaudières et les explosions, les températures élevées, et qu'on emplira les ateliers d'un air salubre ; il aura économie d'emplacement, ce qui est quelque chose dans pays grande ville, et économie de force motrice. Economie d'argent, parce qu'il n'y a pas de perte ; on ne prend strictement que ce dont on a besoin comme on prend du gaz en tournant un robinet ; et l'on gagne sur le temps nécessaire pour mettre en pression les chaudières et les maintenir ainsi pendant les arrêts de travail. Enfin, l'air comprimé a encore d'autres usages multiples ; distribution de l'heure, emplois métallurgiques, lumière par incandescence, réfrigération, ventilation, etc. Evidemment, les habitants de Birmingham y trouveront leur profit. Reste à savoir s'il en sera de même de la Compagnie concessionnaire ; mais cela ne nous regarde plus. En tout cas, l'expérience est intéressante, et quand elle aura fait ses preuves, nous pourrons profiter de ses enseignements.

En Amérique, on a été plus audacieux depuis trois ans. On a distribué par canalisation dans les rues de New-York de la vapeur à 5 et 6 atmosphères de pression, pouvant être utilisée pour la force motrice ou pour le chauffage. Le système du bon, puisque la "New-York Steam Company" songe déjà à installer une nouvelle station centrale. En mars 1884, elle avait déjà fourni aux consommateurs 4,156 chevaux-vapeur (le cheval-vapeur nécessitant en moyenne 15 kilog. de vapeur). Sur ce chiffre, 1985 chevaux ont été employés pour la force motrice et 2,171 ont servi au chauffage des maisons. La clientèle est formée de grands établissements tels que banques, Sociétés d'assurances, imprimeries, restaurants, industriels, etc. Les machines qui prennent leur vapeur à la canalisation varient depuis un simple cheval jusqu'à cent chevaux. On paraît très satisfait du service.

Le capital engagé dans ce réseau souterrain, y compris la station centrale, est de 5,707,725 fr. On aurait pu craindre une perte sèche pendant les premières années d'exploitation ; en 1884, le bénéfice net s'est élevé à 2 0/0, et l'on se livre que la moitié environ de la quantité de vapeur qui pourrait être fournie par l'usine centrale.

On a installé, dans plusieurs villes des Etats-Unis, l'installation de New-York. Les résultats, comme il fallait s'y attendre, n'ont pas été partout aussi satisfaisants pour les entrepreneurs ; mais on peut dire que le système a fait ses preuves, et que, partout où il est financièrement applicable, il est appelé à rendre de véritables services aux consommateurs. A quand maintenant la distribution de la force et de la lumière par l'électricité ? Jusqu'ici nous ne connaissons, fonctionnant bien et régulièrement sur une grande échelle, que la station centrale Edison, à New-York.

Deux jeunes personnes échangent des confidences sur leurs "époux" respectifs.

—Oui, dit l'une, le mien me traite bien mal ! Figure-toi ce qu'il a fait hier soir, pour une petite vivacité que j'avais eue.... Je lui avais jeté à la tête, je crois, un flambeau, puis la pendule ; je tenais l'autre flambeau, j'allais le lui jeter à la tête....

—Eh bien ?

—Il a-t-il pas eu la lâcheté de se mettre devant l'armoire à glace ! je me suis arrêtée !

## Conférences de l'Eglise St.-Augustin.

Qui ne sait que le monde entoure vaste théâtre sur lequel tout homme vient, tour à tour, jouer son rôle ? En dehors du sens chrétien, telle est la vérité—mais je ne veux pas l'énoncer tout haut.

Ces jours derniers, voyageant dans un "car" de ville, le hasard me plaça à côté d'un littérateur et d'un critique, sans doute. Il sermonnait, bel et bien, son voisin sur les beautés des œuvres de Lamartine. Ah ! que c'est beau ! quel homme ! quel génie ! quelle puissance ! Il ne tarissait pas, le voisin. Et moi, qui n'ai jamais pu déguster ni la prose ni les vers de ce grand maître, sans me sentir pris d'un peu de sommeil ! Vous voyez d'ici ma confusion.

C'est bien sûr : il avait raison, mon voisin. Mais, aussi, pourquoi exalter un homme à tout propos et le mettre au-dessus de tout ce qui fut et de tout ce qui sera ? N'est-ce pas assez de dire qu'il fut un bon acteur, qu'il remplit dignement son rôle sur le théâtre déjà mentionné ? Les Athéniens se sont lassés, un jour, d'entendre vanter la vertu d'Aristide. Ce revirement n'a rien qui puisse étonner. Un encens exagéré suffoque et met en défiance. On ne peut plus voir clair et mesurer les distances à travers toutes ces fumées.

Eh bien, dites-vous, que signifie ce préambule ? En fallait-il si long pour faire entendre que la conférence de dimanche dernier était taillée dans les entrailles même de la sublimité et qu'elle en était sortie débordante de lumière ?

Je veux me garder du travers signalé, et, pourtant, il faut que je confesse et que je crie : jamais le Père Chatellain n'a été ni plus naturel ni plus beau.

L'élévation des idées, la pureté du langage, le charme du récit, le coloris et la vie des tableaux—tout planait dans le voisinage du ciel, tout s'efforçait pour former un bâtiment parfait. De tels discours sont dignes de l'auditoire le plus beau par la distinction et par le nombre. Que fait-il pour enlever les intelligences, si ces grandes voix ne les remuent pas ? Sous l'action d'une grande parole, on ne saurait échapper aux alternatives de l'émotion, de l'enthousiasme, de la joie, et même des résolutions énergiques. Mais encore faut-il être à la portée de cette parole. Si, malgré tout ce que je puis vous dire et redire, le cœur, vous persistez à rester au foyer, pendant que la voix retentit, vous vous privez des jouissances les plus pures et les plus élevées de l'esprit.

Dans cette Conférence, le Père Chatellain établissait le règne de Jésus-Christ dans le présent.

Après avoir passé en revue les affections humaines, le conférencier en constate la courte durée. Louis XIV n'est pas encore froid, ses courtisans courent saluer l'étoile qui se lève. Tout ainsi que Jésus-Christ, mort depuis dix-neuf siècles, est toujours la volupté du genre humain.

Comment s'y prend-il pour conquérir et garder l'amour des créatures ? D'une manière étrange et complètement opposée à notre manière de voir. A l'intelligence, il impose des dogmes qui la dépassent. Qu'elle comprenne ou non, il faut qu'elle dise : je crois.

Au cœur, il demande le dernier mot de son affection. Il n'y a ni père ni mère qui puissent entrer en compétition avec Lui. Pour démontrer cette soumission de l'intelligence et du cœur, des millions de martyrs donnent leur vie, des millions d'âmes d'élite se dévouent aux œuvres de Charité. Enfin, le Christ a voulu être aimé, dit Pascal, il l'a été, donc il est Dieu.

Ici se place une très juste réflexion : Jésus-Christ a des ennemis, tandis que César et Alexandre dorment d'un sommeil tranquille et universel. C'est que l'influence de Jésus-Christ sur le monde est de tous les temps et de tous les jours. J'attaque, à l'amour des uns il n'y a qu'une réponse : la haine des autres.

De plus, quand un homme veut être le favori de la multitude, il flatte ses passions ; Jésus-Christ les flagelle et en demande le sacrifice absolu, et il l'obtient. Un homme ne serait jamais arrivé à ce résultat.

La conduite du Christ pour établir son règne sur le monde, est vraiment surprenante. Au lieu d'apparaître comme un César, il vient dans l'humilité ; au lieu de choisir une grande capitale, il choisit un bourg inconnu. Mieux que cela. Pendant vingt ans, son action ne s'exerce que dans la Judée et encore dans un coin de la Judée. Ce n'est qu'au moment où il meurt que la scène s'agrandit. C'est à ce moment la que les hommes les plus élevés sont aveugles. C'est le contraire pour Jésus-Christ : à ce moment, l'univers se tourne vers lui et proclame sa divinité. La croix est le centre du ralliement et la machine puissante qui entraîne tout vers elle.

Pour opérer cette grande révolution, douze pêcheurs sont choisis. Voilà de quoi confondre tous les raisonnements humains. Ces ignorants auront à lutter contre une triple puissance, le sabre, la science et le vice. Les pouvoirs publics se liguent contre le Christ et ses Apôtres, les philosophes et les chrétiens de tout bon s'acharnèrent à leur perte ; le vice se révolte et s'étale avec